

The background of the entire page is Salvador Dalí's famous painting 'The Persistence of Memory'. It features a melting clock face in the center, surrounded by a landscape with a cypress tree, a dead tree, and a body of water. The painting is characterized by its surrealist style and vibrant colors.

ANDIRIH THAYFININ

LE.S ROYAUME.S
DE

DALÍ

Dalí

Dans un monde où les perspectives se brisent et se recomposent au gré des ambitions

Andirih Thayfinin

Le.s Royaume.s de Dalil

© Andirih Thayfinin, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1065-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Et nous vous enverrons un livre
pour vous réconcilier avec votre pays, notre Religion,

Le.s Royaume.s de Dalil

Par 'Andirih Thayfinin

La Fille de la Mer et du Ciel

Le Voyage qui réconcilie

Récit, poèmes et lettre de gratitude

وَسِيرُوا فِي الْأَرْضِ فَانظُرُوا

« Parcourez la terre et regardez »

Sourate Al-An'am (6), verset 11

« On ne comprend pas un pays que l'on n'a pas marché,
on ne comprend pas une foi que l'on n'a pas rencontrée
dans les yeux de quelqu'un qui l'habite. »

'Andirih Thayfinin

À Dalil,
qui m'a tendu la main sur un quai
et m'a offert un pays.

Au Consulat d'Algérie de Metz,
qui m'a ouvert une porte
que je n'aurais jamais su trouver seul.

À la Fille de la Mer et du Ciel,
l'Invitant,
dont la convocation ne ressemble à aucune autre.

I

Récit — La Rencontre

C'était un mardi ordinaire de novembre, dans le hall de la gare de Luxembourg-Ville. Andirih attendait le train pour Metz, son sac entre les jambes, les yeux mi-clos sous la lumière blanche des néons. Il n'attendait rien de particulier. Il n'attendait pas ce qui allait changer sa vie.

Un jeune homme s'assit à côté de lui sur le banc de métal. Vingt-cinq ans, peut-être moins. Une veste à capuche, un livre dans la main, un exemplaire usé du Coran, dont la couverture bordeaux était fendue à force d'être ouverte. Il lisait à mi-voix, les lèvres remuant à peine, comme si les mots avaient besoin d'être prononcés pour exister.

Andirih observa le livre du coin de l'œil. Le jeune homme sentit ce regard et leva la tête. Il sourit — un sourire direct, sans gêne, sans calcul.

« Tu connais le Coran ? » demanda-t-il, en français, avec un léger accent algérien.

« Non, dit Andirih. Enfin, je sais ce que c'est. Je ne l'ai jamais lu. »

Le jeune homme hocha la tête, comme si cette réponse était parfaitement acceptable. « Moi, dit-il, je le relis depuis que je suis rentré d'Algérie. Chaque fois que je rentre, j'ai besoin de le relire. Comme si le pays était dans les pages. » Andirih ne sut pas pourquoi il posa la question suivante. Peut-être parce que le train n'arrivait pas. Peut-être parce que quelque chose dans ce sourire le désarmait. « Tu es algérien ? »

« Oui. De Mohammadia, un quartier d'Alger. Je m'appelle Dalil. »

Ils parlèrent pendant quarante minutes, le temps que le train arrive et reparte sans qu'Andirih y monte. Dalil lui parla d'Alger avec la précision amoureuse de quelqu'un qui décrit une personne, non un lieu. Il lui parla des ruelles de la Casbah, des minarets qui percent le ciel blanc, de la mer qu'on voit depuis presque partout. Il lui parla de l'Islam non pas comme d'une doctrine mais comme d'une manière d'habiter le monde, d'une façon de s'asseoir, de manger, de saluer, de respirer.

« Tu devrais venir, dit Dalil en se levant pour prendre son train. L'Algérie, ça ne se raconte pas. Ça se marche. »

Il tendit une carte, son numéro griffonné au stylo bille sur un bout de ticket de bus. Andirih la regarda longtemps après que Dalil eut disparu dans le couloir de la gare.

Il rentra chez lui à pied ce soir-là, sous une pluie fine de novembre. Il n'avait pas pris le train. Mais quelque chose s'était mis en marche en lui, quelque chose qu'aucun train n'aurait pu transporter.

« Parcourez la terre et regardez comment a été la fin de ceux qui démentaient. »
Sourate Al-An'am (6), verset 11

II

Poème — L'Invitation inattendue

Je n'attendais rien sur ce banc de métal froid,
Sinon le train qui viendrait me reprendre chez moi.
Mais tu t'es assis, le Coran usé dans la main,
Et ma vie a bifurqué, comme bifurquent les chemins.

Tu ne m'as pas prêché, tu n'as pas cherché à convaincre,
Tu m'as juste parlé d'une ville, d'un peuple, d'une enceinte.
Tu m'as dit la mer qu'on voit depuis les terrasses blanches,
Les minarets qui percent l'aube à chaque arabesque, à chaque tranche.

J'ai raté mon train, mais je n'ai rien raté du tout,
Car ce que tu m'as donné ce soir valait bien tous les bouts
De chemin que j'aurais fait, assis dans ce wagon,
À regarder la pluie sans chercher de raison.

Tu m'as tendu un numéro sur un ticket de bus usé,
Et j'y ai vu, sans savoir pourquoi, une porte, une clarté.
Peut-être que les invitations les plus importantes du monde
Arrivent griffonnées sur du papier qui se froisse et qui gronde.

Dalil, tu ne savais pas que tu étais le messenger
D'une convocation plus ancienne, plus haute, plus légère.
Tu ne savais pas que ta main tendue ce soir-là
Était la main d'Allah qui m'appelait vers là-bas.

« Et Allah invite vers la demeure de la paix, et Il guide qui Il veut vers un chemin droit. »
Sourate Yunus (10), verset 25
